

Prédication à l'Oratoire du Louvre par la pasteure Agnès Adeline-Schaeffer le 25 juillet 2021

Confirmation d'Hermeline

Les pèlerins d'Emmaüs – Evangile de Luc chapitre 24, versets 13 à 35

Amis frères et sœurs, le récit que nous venons d'entendre nous plonge, ou nous replonge le soir de Pâques. Deux hommes marchent sur la route. Ils quittent Jérusalem, la ville de leurs espoirs déçus. Ils prennent la route d'Emmaüs, certainement pour rentrer chez eux. En chemin, ils discutent entre eux, et s'interrogent sur ce qu'ils viennent de vivre : l'arrestation et la condamnation de leur maître Jésus de Nazareth, son agonie et sa mort, avec cette question incontournable : Comment continuer, comment rester disciple d'un homme dont l'histoire se finit aussi mal ?

Assez rapidement, ils sont rejoints par un autre homme. Le lecteur est mis tout de suite dans la confiance en nous précisant qu'il s'agit de Jésus, mais en disant aussi que les yeux des disciples étaient empêchés de le reconnaître. On connaît le nom de l'un des hommes, Cléopas, mais l'autre reste anonyme. Ces deux hommes nous ressemblent un peu, comme d'une certaine façon tous les personnages de la Bible. Ils reflètent une partie de nous-mêmes que ce soit dans nos attitudes ou nos réflexions. Et si l'un est anonyme, c'est pour nous laisser une place de nous identifier. Les disciples s'interrogent et discutent avec celui que les disciples ne reconnaissent pas, même si leurs yeux sont bien ouverts ! Mais visiblement, ce n'est pas suffisant ! Et si c'est Jésus ressuscité, qui est là, alors la résurrection ne se voit pas à l'œil nu. Martin Luther, le réformateur, traduira ce passage de la Bible par : « Les yeux des disciples sont retenus captifs », avec ce passif qui suggère que l'ouverture des yeux, va de pair avec celle du cœur, et que cela ne dépend pas de l'être humain, mais du don gracieux de Dieu. Il ne faut pas aller trop vite. Pas à pas. Cléopas et son ami s'interrogent certainement sur la présence de Dieu dans la vie de Jésus. Comme nous pouvons nous interroger de la présence de Dieu dans la nôtre, lorsque nous traversons des épreuves, des souffrances, lorsque nous sommes confrontés à des situations où l'on peut tout perdre en un instant, comme une inondation, un incendie, un accident, ou lorsque nous sommes assaillis de doutes, d'angoisses, ou par des remises en question. C'est sans doute ce que les disciples confient à l'inconnu, cet étranger, qui marche avec eux. L'étranger, c'est d'abord celui qu'on ne reconnaît pas. Les disciples cheminaient avec Jésus, sans le reconnaître, tout en ne parlant que de lui. Ils espéraient qu'Il les délivrerait.

Et c'est ce qui se passe, mais pas du tout comme ils l'imaginent.

Tout en lui racontant ce qui les préoccupe, il manque quelque chose aux disciples ; enfermés et emmurés dans la nuit de leurs désillusions, de leur découragement et de

leur déception, ils se perdent un peu dans leurs explications de tombeaux, d'anges et de femmes...

Et voilà que Jésus coupe court à tout ce qu'ils disent. Et il ne mâche pas ses mots : « ô hommes sans intelligence ! Que vous êtes lents à comprendre et par conséquent, que vous êtes lents à croire tout ce que les prophètes ont annoncé ».

Dans nos églises, on nous parle de Dieu, de Jésus, de la Bible, de l'histoire de la foi des hommes, et ce, sous des formes bien différentes et bien denses. Dieu, vaste sujet, c'est d'ailleurs le thème retenu pour les journées Evangile et Liberté, pour leur rencontre annuelle à la Grande-Motte en octobre prochain. De quel Dieu parlons-nous ? Quel Dieu confessons-nous ? Quel Dieu chantons-nous dans nos cantiques ? Quel Dieu célébrons-nous dans nos cultes ? Dans la foi qui est la nôtre, de quel Dieu témoignons-nous ? D'un Dieu crédible aujourd'hui ? Autrement dit d'un Dieu acceptable à l'entendement ! Nous nous disons protestants, soit, qu'est-ce que cela veut dire ? Comme l'écrivait Raphaël Picon, dans l'un de ses éditoriaux pour la revue Evangile et Liberté : « Protestants, c'est-à-dire héritiers de cette Réforme qui commit ce geste révolutionnaire de traduire la Bible dans la langue de tout le monde, nous nous devons de libérer la foi de ce qui la rend obscure, repoussante ou inaccessible, et de libérer Dieu de ce qui nous le rend étranger, absurde ou impossible », (fin de citation). *

C'est ce que Jésus était venu faire, par son enseignement. Jésus a parlé de Dieu, avec ses mots à lui, avec sa parole dans laquelle il a dit et redit sous des formes multiples, que « Dieu est le oui magistral accordé à l'humanité, en particulier à celles et ceux qui croient qu'ils ne sont plus rien »**. Ce oui, professé par Jésus, jusqu'au don de sa vie, est « un oui qui nous met debout et qui croit en nous »***.

C'est ce qui d'une certaine manière, Jésus, sur la route d'Emmaüs est en train d'expliquer aux disciples.

Nous pourrions certainement adhérer à cette réponse qui est la base de notre engagement comme membre d'église et dire, comme Hermeline vient de le faire : « Jésus est le Seigneur », qui rappelle la confession de foi de l'Eglise primitive. Nous qui, peut-être, avons prononcé ces mots, il y a quelques temps, lors d'un baptême, ou d'une confirmation, pourrions-nous le dire encore aujourd'hui ? Et qu'est-ce que nous mettrions, derrière ces mots, aujourd'hui ? Aurions-nous l'audace de confesser notre foi avec nos mots à nous ?

Notre idée, notre perception du Dieu de Jésus-Christ est-elle la même qu'il y a quelques années ? Notre savoir a changé, notre monde a évolué. Nos données scientifiques

ont considérablement augmenté. La philosophie et les sciences humaines continuent d'ouvrir de nouveaux chemins de compréhension de la Bible. Alors, confesser sa foi aujourd'hui, c'est un exercice périlleux, sans aucun doute. Au fond, quelque soit l'époque, c'est un exercice difficile et grave. Certains le font encore aujourd'hui au risque de leur vie.

Maintenant, c'est le soir. Les disciples s'arrêtent de marcher. Ils pourraient en rester là. Et l'inconnu fait mine de continuer sa route. Mais voilà que les disciples n'arrivent plus à le quitter. Ils l'invitent à dîner. « Reste avec nous, le jour décline, la nuit nous menace tous ». Et lui reste avec eux. Ils prennent le temps de partager un repas. Jésus les rejoint maintenant dans l'intimité de leur vie. Jésus partage tout avec eux, aussi bien son savoir et ses explications que sa présence autour d'une table. Il prit du pain, prononça la bénédiction rompit le pain et le leur donna. Et avec ce geste tout simple, leurs yeux s'ouvrent ils reconnaissent Jésus et Jésus disparaît. Il peut partir. La rencontre a eu lieu. Elle restera gravée dans leur cœur pour toujours. Mais ils ne garderont pas pour eux ce qu'ils ont reçu. Ils retourneront vers les autres partager à leur tour ce qu'ils ont reçu.

Ce n'est plus le savoir sur Jésus qui les fait vivre, mais c'est leur rencontre avec le Ressuscité. C'est le geste de communion, qui leur a rappelé ce dernier geste de Jésus avant sa mort. « Faites ceci en mémoire de moi ». Rien que ce geste, un geste ordinaire, qui vient de ces repas que nous prenons tous les jours.

Ce geste les relie au passé et les propulse dans l'avenir. Avec une confiance renouvelée. C'est tout ce que nous disons encore aujourd'hui, dans ce geste de la fraction du pain, et du partage du vin. C'est aussi ce que nous disons à travers d'autres gestes, comme le baptême, mais aussi d'autres formes de témoignage comme la prière et l'engagement, Mais le plus significatif aujourd'hui, reste encore le repas communautaire, la communion. Le partage du pain et du vin est une autre façon d'entendre l'Évangile, écrit André Gounelle, dans l'un de ses commentaires sur ce passage d'Évangile. « Si dans la lecture et la méditation de la Bible, la Parole nous rejoint par des mots, des images ou des idées, dans le partage du pain et du vin, la Parole devient nourriture pour notre foi, breuvage pour notre soif. La cène est une communion avec d'autres frères et d'autres sœurs. Elle nous rappelle que notre foi est infirme quand elle est vécue en solitaire » (fin de citation). Et c'est ce geste qui manquait à la vie spirituelle d'Hermeline, ces dernières années. Mais c'est aussi notre expérience de ces derniers mois, lorsque nous ne pouvions plus partager ce repas symbolique du repas de la famille de l'Église, le temps des retrouvailles et d'encouragement, le temps de la fraternité. Quelle que soit la signification que nous donnions à ce repas, quelle que soit notre compréhension de ces paroles ; prenez et mangez, ceci est mon corps, la

Cène reste néanmoins la marque et le temps de la fraternité. Dans ce geste, nous témoignons de notre confiance passée, présente et à venir. « Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent. Mais il disparut de devant eux ».

Amis, frères et sœurs, puissions-nous avoir chacun, chacune notre propre auberge d'Emmaüs, où le pain rompu et partagé sera le signe par lequel le Christ se fait reconnaître. Puissions-nous, comme Hermeline, aujourd'hui, être de ceux qui repartent sur la route de notre vie, avec ses malheurs et ses bonheurs, témoigner de notre foi. C'est dans la vie de tous les jours que nous sommes attendus. Nous ne savons pas qui, aujourd'hui, aura besoin de notre témoignage pour continuer la route. Nous ne savons pas non plus de quel témoignage nous aurons besoin pour continuer la nôtre. Car « le chemin d'Emmaüs, est tout simplement le chemin du monde et le chemin de nos vies », comme l'écrit Bruno Chenu, dans son livre écrit sur ce passage d'évangile, peu de temps avant sa mort. Il s'agit de nos existences parfois chaotiques, morcelées, dans lesquelles il nous faut apprivoiser l'invisible. « Emmaüs est l'apprentissage de l'invisible ». Cheminer avec cette grâce invisible, qui se livre à travers la parole, à travers quelques signes ordinaires comme un geste d'hospitalité, un repas partagé, une discussion qui nous fait sortir de soi, une rencontre qui nous aide à formuler notre témoignage. Tous ces instants qui marquent le retournement des disciples vers une vie nouvelle, qui ne cessera de se transmettre de génération en génération, d'une culture à une autre, d'un continent à l'autre, et dont nous sommes en cet instant précis, les heureux bénéficiaires. Mais rien ne reste figé. Tout comme les disciples qui repartent vers Jérusalem. Car en les rejoignant, Jésus les a conduits sur la route de la rencontre avec eux-mêmes. En reconnaissant Jésus, au pain rompu, certes, il disparaît à leurs yeux, mais les disciples ne se sentent plus seuls. Ils sont habités par une présence invisible, qui ne les quittera plus jamais. Et même si cela prend du temps, celui de la maturation, de l'acceptation de devenir témoins, ils ne seront jamais plus étrangers à eux-mêmes, ni au monde. Renouvelés aujourd'hui, par le témoignage et l'engagement d'Hermeline, notre tristesse sera changée en joie, notre éloignement sera changé en communion et notre démission en mission. Nous sommes en route pour une vie nouvelle. Amen.

Pour aller plus loin :

- André Gounelle, *La Cène sacrement de la division*, les Bergers et les Mages, 1996
- Bruno Chenu, *Disciples d'Emmaüs*, Bayard 2003
- André Gounelle, *Célébrer la Cène*, mensuel Évangile et Liberté n°320, juin-juillet 2018
- Raphaël Picon, *Un Dieu insoumis*, Labor et Fides 2017, p. 35-36